

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

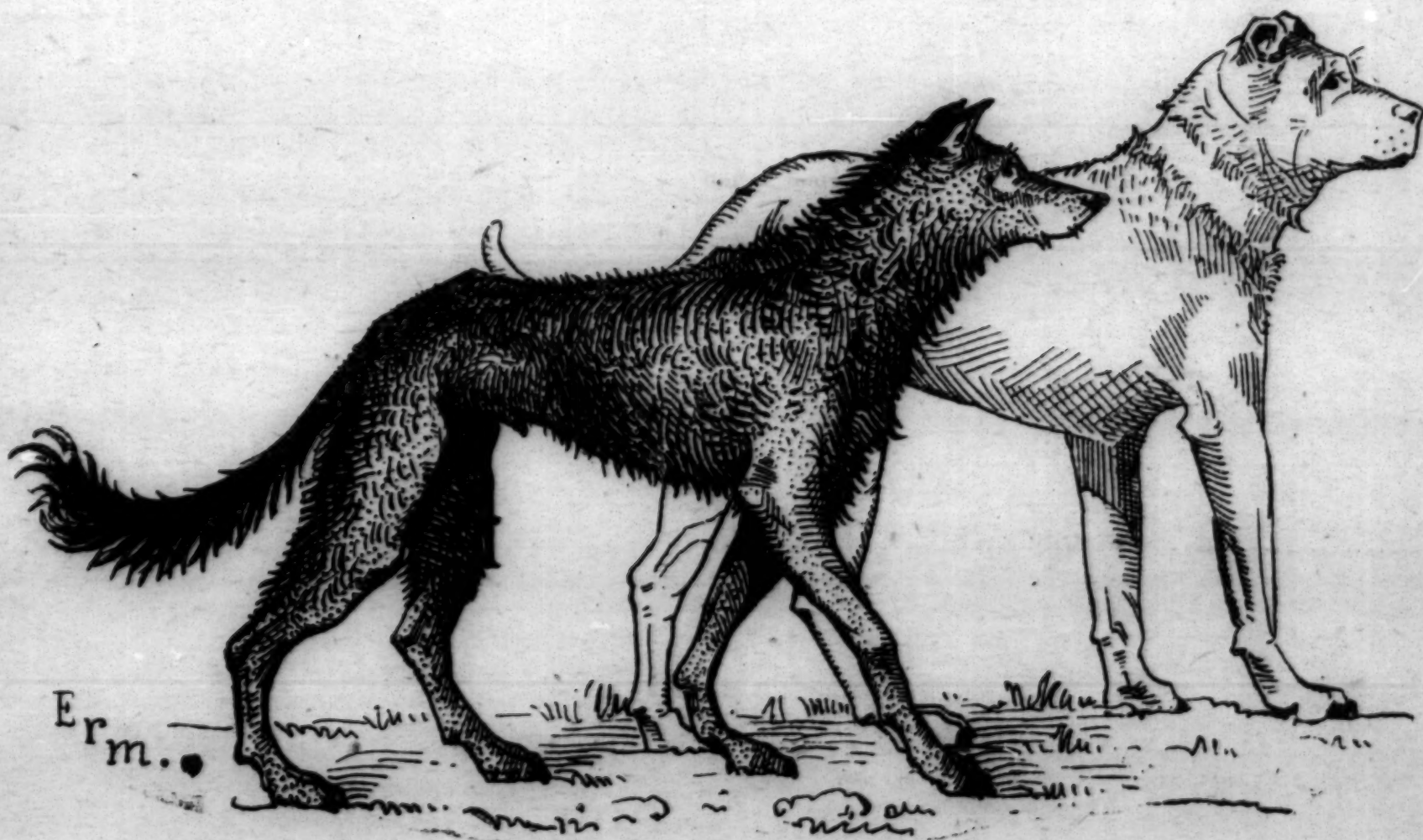
Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : Colette REYNAUD
Rédaction et Administration : 40, rue Montmartre (1^{er})
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Étranger
12 fr. par an

L'ÉCRIVAIN LIBRE ET... L'AUTRE



Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
« Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi, rien ? — Peu de chose.
— Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause...

LA FONTAINE, *Le Loup et le Chien.*

SOMMAIRE

<i>La Boussole est perdue.....</i>	Louise BODIN
<i>L'Hiver s'achève et la guerre continue</i>	Georges YVETOT
<i>Mort Crime.....</i>	Camille BRUNO
<i>Républicains veillons.....</i>	WALDEMAR GEORGE
<i>Propos</i>	ERMENONVILLE
<i>Les Idées et le Livres!.....</i>	Fernand MORELLE
<i>Études Sociales. — Inconscientes....</i>	ALFRED FABREGUES
<i>La Bourse et les Affaires.....</i>	****

..... CENSURE

..... CENSURE

Louise BODIN.

L'ŒUVRE DU JOURNALISTE

L'Europe est comme un corps dévoré par un chancre,
Dont les érosions partout montrent le mal.
Pour cacher ces hideurs le compère vénal
Dessus répand son encre !

ERMENONVILLE.

L'Hiver s'achève

et la guerre continue

Sombre hiver fait place
Au soleil nouveau.
Ton linceul de glace
Cache un vert manteau.
Tout se renouvelle
Au bois, dans les champs,
C'est vous que j'appelle
Beaux jours du Printemps !

**

Vous souvenez-vous comme nous aimions à chanter autrefois la venue du Printemps ?

Hélas ! Aujourd'hui nos lèvres restent muettes.

Devant nos yeux, pourtant, le soleil réussit à percer les brouillards dans la nue.

On aime l'hiver... Il s'harmonise mieux aux sentiments actuels des gens.

C'est que, sur nos cœurs, des brouillards aussi froids persistent, et nul rayon d'espoir d'une paix prochaine ne vient pour les dissiper.

**

L'Hiver va s'achever... Et la guerre va continuer. Cela rend triste tout le monde.

Dans les rues sans lumière des ombres, de nombreuses ombres se glissent.

Parfois une tête brune ou blonde lève au ciel des yeux interrogateurs.

On ne voit aucune étoile dans le noir du ciel et la jeune tête, en baissant les yeux vers la boue de la rue, murmure :

« Quel sale temps !... Mais les Gothas ne viendront pas ! »

Ainsi la guerre, la barbare tuerie, a produit cela : une jeune femme se réjouit d'un ciel sans étoiles, d'un temps sombre et froid et d'une boue où patauge ses jolis pieds !

**

Faut-il vraiment que les cœurs soient tristes pour qu'ils soient insensibles une fois de plus à la venue du quatrième printemps de la guerre !

La grande douleur, l'immense souffrance, font se coaguler en nos êtres la sève qui monte chaque année à l'époque du renouveau.

**

Pourtant, malgré tout, le soleil finira par dissiper tous les brouillards.

Le Printemps est un peu comme l'amour qu'il engendre : il se moque bien des sottises et des méchancetés de l'humanité.

Doucement, le printemps arrive... Il suit sa destinée... Il n'a pas de lois. Aucune considération humaine n'arrête dans son évolution naturelle la marche des autres. Et les saisons suivent leurs cours. O Printemps, viens quand même !

**

Malgré nos grandes douleurs tout se rajeunit autour de nous. La sève monte aux arbres... Le soleil met aux yeux des femmes des lueurs nouvelles de désirs inassouvis...

Hélas !... les hommes sont toujours là-bas... Ils souffrent... Ils espèrent. Et, s'ils chantent, malgré eux, devant le ciel bleu ou sous la terre qui s'affermi, ce n'est pas la haine qui met à leurs lèvres des paroles de dégoût et de lassitude.

Ils voudraient revivre comme des hommes. Ils voudraient à nouveau, produire, reproduire ; cultiver, ensemer, être utiles

à eux-mêmes et à tous. Et ils maudissent la guerre. Et ils frondent :

« Quand donc finiront nos tourments ? »

Ah ! faut-il que le printemps si beau, si réconfortant soit, pour la quatrième fois plus sombre et plus désespérant que ses trois prédécesseurs !

**

O Printemps, tes nuits, tes belles nuits nous font peur !... Elles sont propices aux forfaits des bandits ignobles qui tuent sans conscience, sans remords, des femmes, des vieillards, des enfants !

O Printemps tes jours, tes beaux jours ensoleillés, on les redoute ; ils peuvent être sur la terre affermie dans la lumière d'un soleil nouveau aux rayons joyeux le signal de farouches tueries et d'hécatombes nouvelles !

O Printemps, que n'es-tu le précurseur d'un monde nouveau ?

Pourquoi les hommes ne comprennent-ils pas ta leçon d'amour et de joie ?

Nul ne peut pourtant avoir plus d'éloquence que toi.

O Printemps, de tes chauds rayons de soleil fais fondre au cœur des hommes la haine qui alourdit les âmes et les abat !

O Printemps, de tes clairs rayons de soleil, fais luire en la raison des hommes, l'espoir et la volonté d'une paix humaine, profonde, solide, à jamais inviolable.

O Printemps, parles bien, parles fort au cœur des vivants.

Dis-leur que c'est pour l'entente et que c'est par l'amour qu'il faut vaincre et terrasser la guerre.

Printemps, Printemps, apporte nous la Paix !

Georges YVETOT.

MON CRIME

J'ai pour ami un suspect... Mon Dieu oui ! Au train dont nous allons, il sera bien difficile d'en avoir d'autres. Le mien a pour ces fromages blancs appelés « Petits Suisses » une passion si désordonnée qu'il consacre à leur achat une partie de son bon argent de France. Et, dame, comme sa dactylographe a eu quelques bontés pour le coiffeur de M. Léon Daudet, comme elle est bavarde par nature, et le coiffeur par état, mon ami n'est pas tranquille.

En regardant, hier, tomber les feuilles sur l'asphalte, il me disait, du ton du « jeune malade » :

— Pauvre ami ! (il m'appelle pauvre quand il se trouve à plaindre) c'est peut-être « d'une prison » que je verrai finir leur chute.

Ce tour Verlainien indiquait un grave affaissement mental. Je coupai court :

— As-tu de l'argent ?

L'étonnement le ranima. Il redevint le financier lucide des beaux jours.

— J'ai, me répondit-il, cent obligations du Crédit industriel, cinquante actions de la Dette Castellane, soixante quinze...

— Zut ! As-tu de l'argent sur toi ?

— Oui. Des billets en tas dans ce portefeuille qui baille, plus une poignée de pièces trouées...

— Dans ta poche qui ne l'est pas. A merveille. Suis-moi.

D'un pas magistral je l'entraînai chez Potel.

— Montrez-moi, dis-je à ce réputé nourrisseur, tout ce que vous avez de plus succulent.

Des foies gras aussitôt se présentèrent, d'un rose plus doux qu'une chair de femme, avec ce grain de beauté, la truffe. Des

perdreux adipeux cotoyèrent des homards rubiconds. Des fruits monstrueux voisinèrent avec des bouteilles enlinceulées de poussière.

— Je prends tout — ou plutôt : tu prends tout, déclarai-je.

Il se récria :

— Ah non ! pas de plaisanterie ! Je suis arthritique et diabétique, mon bon ! et tu n'es pas mon héritier.

— Laisse-moi faire ! répondis-je du ton d'un Dominateur — comme eût dit d'Annunzio.

Paie seulement et tais-toi.

Ecrasé sous mon prestige, il paya.

— Ecrivez, dis-je au vendeur, l'adresse à laquelle vous expédirez ce colis.

Et j'épelai distinctement :

— Monsieur Léon Daudet, rue...

Le vendeur m'arrêta :

— Inutile, Monsieur. Nous savons. Tout le monde sait, d'ailleurs. M. Daudet est l'homme du jour.

Mais mon ami se rebiffait :

— Vas tu m'expliquer...

— Viens, lui dis-je.

Je l'entraînai vers le square Louis XVI, c'est le meilleur endroit de Paris pour causer. Il y a beaucoup d'enfants et d'amoureux. Rien d'autre. Ce sont des gens qui se fichent de ce que vous dites.

Là, je m'expliquai :

— Tu n'es pas sans avoir lu les quatre volumes où M. Léon Daudet traîne dans l'opprobre ou le ridicule — plus souvent l'opprobre et le ridicule — les trois quarts de la Société Parisienne. Que lui ont fait ceux qu'il dépiaute ? Il l'avoue. Les uns ne lui ont pas donné à diner. D'autres, convives, comme lui, d'un bon diner, y ont trop mangé pour qu'on repassât le plat plus de deux fois. Ces trois catégories de gens sont fustigés d'importance. Par contre, trois ou quatre figures nobles, intactes, auréolées, surgissent de ce massacre : ce sont les êtres, grâce à qui M. Léon Daudet mangea bien. Donc n'hésite pas. Sois de ceux-là mon garçon, et fais venir 25.000 fromages suisses. L'accusateur ne t'accusera pas.

Quoique à ces mots, une lueur ait paru dans son ciel, mon pauvre ami tremblait encore.

— Mais... c'est le pot de vin ? murmura-t-il d'une voix hésitante.

Souriant de pitié je répondis :

— Que crains tu ? Il n'est pas fonctionnaire.

Camille BRUNO.

P. S. — En dernière heure j'apprends que M. Léon Daudet vient de succomber à une indigestion. Qu'on n'accuse personne de sa mort. Moi seul l'ai voulue et obtenue ainsi gratis. Je cours me constituer prisonnier. — C. B.

CROQUIS DE PARIS

Dimanche soir : dix heures et demie. Dans une chambre lambrissée, très modeste, au sixième étage d'une maison d'assez peu d'importance. L'occupante, une étudiante au masque réfléchi et sérieux, est plongée dans une lecture qui paraît l'intéresser beaucoup.

On frappe discrètement ; elle ne répond pas. On entre : c'est sa voisine, Mimi-Pinson. Son joli visage est contracté : — Vous n'entendez pas ? interroge-t-elle. — Non. — Ah, peut-être me suis-je trompée alors. Elle veut douter pendant qu'elle le peut encore. Mais des coups sourds résonnent dans la nuit, qui vien-

nent confirmer l'idée de la pauvre enfant. — Vous n'entendez pas le canon ? réitère-t-elle. — Le canon ? Vous croyez ? — Si je le crois... Un sifflement lugubre retentit : La sirène... C'en est fait les avions ennemis sont sur Paris ou s'en approchent.

Les jeunes filles se taisent ; elles sentent, au-dessous d'elles, la maison, silencieuse tout à l'heure, s'éveiller et revivre nerveusement ; des piétinements, des chuchotements leur parviennent. — Vous n'étiez pas couchée ? demande l'étudiante. — Non, j'ajoutais une dentelle à ma collerette ; et vous ? — Je lisais Sophocle. — C'est un roman ? — Non ; peu importe ; allez chercher votre ouvrage, nous resterons ensemble. — Oh ! pas du tout, je descends à la cave et vous descendrez avec moi ; pensez que nous sommes au sixième... Elle court dans sa chambrette chercher une mandarine ; l'étudiante met Sophocle sous son bras, et chacune tenant dans ses doigts un bout de bougie, elles glissent, légères, sur les marches.

Elles arrivent. Les locataires du troisième occupent déjà leur cave ; le Monsieur range ses bouteilles et la dame, la cordelière de son sac passée autour du bras, dégerme ses pommes de terre. Nos jeunes filles, qui n'ont pas de cave, elles, s'assoient sur les dernières marches de l'escalier ; un des deux bouts de bougie les éclaire. L'étudiante ouvre Sophocle ; la midinette la regarde avec une grande admiration ; elle si énervée et absolument incapable de toute occupation, est émerveillée du calme de sa compagne.

Les locataires du cinquième descendent ; comme ceux du troisième, ils portent avec eux leurs trésors ; la midinette sourit : — Dites donc, ma chère, fait-elle à l'étudiante, nous avons oublié notre petit sac, nous, hein ?

Elles laissent pas la demoiselle qui mal éveillée, a mis son peignoir à l'envers ; la mère, dans sa précipitation et dans sa peur, a emporté son corset sous son bras, et malgré les exhortations de sa fille, ne consent pas à s'en départir.

Les coups de canon se succèdent.

Descendent les locataires du quatrième, avec leur sac. Un bref salut ; la dame ne tient pas à ce qu'on la voit : l'alerte l'a prise au moment du sommeil et elle a eu si grande hâte d'abandonner son étage élevé qu'elle n'a pas eu le temps de mettre sa perruque ; d'ordinaire, de régulières vagues recouvrent son front ; ce soir, il est dénudé et sa nuque est piquée d'horribles bigoudis ; ses traits sont tirés par l'angoisse ; ses yeux sont encore brumeux.

La midinette l'a vue ; d'un mouvement du menton, elle la montre à l'étudiante ; celle-ci a un sourire énigmatique ; elle pense à Junie qui est apparue, aux yeux de Néron, extasié :

« Belle sans ornement, dans le simple appareil

« D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil... »

et elle songe un peu ironiquement au « simple appareil » de la dame du quatrième. Elle en fait part à Mimi-Pinson ; le rire les étouffe ; mais Mimi-Pinson se calme vite ; elle est rappelée à la réalité par le canon qui ne cesse pas.

L'étudiante se lève ; elle veut suivre la dame au corset qui va voir dehors ce qui se passe. — Non, je vous en prie, intervient sa compagne ; restez, la rue est mauvaise. Indifférente, elle reste et ouvre de nouveau Sophocle.

Les coups de canon s'espacent ; la midinette épluche sa mandarine.

Le canon cesse.

— On dirait que c'est terminé, dit en sortant de sa cave le locataire du troisième. — On le dirait répète le cœur ; l'espoir s'allume dans les yeux. On patiente encore un peu cependant.

— Les pompiers !... clame tout à coup Mimi-Pinson ; c'est

fin... On respire ; on remonte avec les petits sacs. La dame du quatrième, après une vive inclinaison de tête, fuit ; elle est la première à regagner son appartement ; une autre fois, quand elle ne sera pas dans son « simple appareil », elle causera, elle échangera ses impressions avec ses voisins ; elle se lancera dans des imprécations contre les « barbares ». Son mari, poussif, a peine à la suivre.

Quelques temps après, les caves redeviennent le domaine des rats et des souris. Avec le ciel, la maison reprend son calme.

Mimi-Pinson a rangé sa collerette et s'est mise au lit.

L'étudiante a rouvert Sophocle.

Jeanne DEUIL-PEROT.

RÉPUBLICAINS VEILLONS

Les républicains songent enfin à se ressaisir. Une entreprise de balayage va se fonder pour chasser à jamais de l'atmosphère nationale les miasmes réactionnaires, les poussières royalistes. Le Bloc républicain va-t-il se reformer sur ce terrain ? Nous l'espérons de tout notre cœur.

Des parlementaires républicains, membres du Parti Radical Socialiste, et du Parti Socialiste Unifié ont envoyé récemment la lettre suivante aux groupements et journaux démocrates :

Paris, le 23 Février 1918.

Monsieur,

Nous venons de nous rencontrer dans la pensée de réagir énergiquement contre la campagne antirépublicaine et d'opposer propagande à propagande.

Nous organisons une réunion le jeudi 28 février à 2 h 30 de l'après-midi, 14, rue de Richelieu, pour discuter et aussi pour aboutir à des conclusions pratiques.

Si vous considérez que notre effort doit être encouragé nous serions heureux de compter sur votre nom et votre concours.

Dalbiez député (Pyrénées Orientales), Deshayes, député (Oise), Nadi, député (Drôme), Léon Perrier député (Isère), Paul Poncet, député (Seine), Viollette, député (Eure-et-Loir).

Nous souvenant de la devise belge qui affirme avec raison que l'Union fait la Force, nous ne pouvons qu'approuver cette tentative de défense républicaine et, l'approuvant, nous sommes personnellement prêts à donner notre nom et notre concours à un groupe dont la nécessité s'impose par suite des événements politiques courants.

En effet, plus que jamais, il importe de serrer les rangs, de s'unir pour résister aux attaques des adversaires du régime actuel, qui, si imparfait soit-il, mérite tout de même d'être défendu, pour empêcher les rétrogrades de triompher.

Ah ! certes, la République pourrait être plus grandement républicaine, elle pourrait donner au peuple qu'elle a fondée la première place à laquelle il a droit, étant la majorité. Elle pourrait s'efforcer de donner à chacun ce dont il a besoin, et faire respecter les femmes et les enfants traités trop souvent à la mode spartiate, elle pourrait, en un mot, faire une politique généreuse, accomplir des actes tout de mansuétude. Mais tout imparfaite qu'elle soit elle mérite d'être défendue vaillamment.

Son abolition serait le meurtre de toutes initiatives de la part des esprits avancés, ce serait la fin des postes d'avant-garde, la résurrection du régime de l'étouffoir, de l'inquisition, du cabinet noir. Les Loyola redeviendraient les maîtres, détruisant sinistrement toute la civilisation qui fait la gloire des

démocraties. A l'ombre du Jésuitisme renaissant, reflouriraient les fleurs du militarisme grossier et du cléricalisme teinté de mensonge et de basse délation. Ce serait hélas ! à nouveau le règne de la corruption et de l'abrutissement.

L'horreur de ce qu'amènerait le désarroi de la doctrine républicaine doit nous pousser à défendre le régime actuel. Marianne Trois, n'est pas belle, mais elle peut être mère, elle n'a pas encore atteint l'âge critique. Elle peut accoucher, pour peu qu'on l'y aide, d'une enfant pleine de grâce : Marianne Quatre, celle qu'on espère, comme autrefois le Messie, et qui finira bien par prendre ses ébats.

La république sociale que les efforts de tous les socialistes tendent à mettre sur pied, naîtra plus facilement d'un état républicain que d'une monarchie. C'est pourquoi, malgré toutes les imperfections du mode de gouvernement actuel, nous ne devons pas hésiter à le défendre.

Ce sont là des vérités qu'il importe de répéter souvent, nous armant d'un fort marteau, outil puissant au service de notre conscience, il nous faut frapper sans relâche sur ce coin de bon sens d'autant plus que nos adversaires s'organisent de plus en plus.

C'est d'abord la campagne de désagrégation, faite au nom de l'Union Sacrée (sic) par le Directeur de l'Action Française, Léon Daudet. En salissant de la fiente la plus épaisse les ministres Républicains, le journaliste Saurellard espère jeter à bas la République, en désaffectant de ses représentants, la masse des citoyens. C'est ensuite le million des « poires juteuses » royalistes destiné à la propagande — propagande — comme dit Charles Maurras C'est aussi la campagne faite par les divers évêques et en particulier par Monseigneur Maurin, Primat des Gaules, contre l'école laïque, institution démocratique, pierre angulaire de la République, comme l'affirmait un ancien ministre de l'Instruction publique.

Devant l'imminence du danger, groupons-nous ! Les femmes ne doivent pas rester indifférentes devant les assauts répétés donnés au régime actuel par la bande des décerveleurs.

La monarchie détruirait l'espoir de tous les féministes. Ce serait la continuation de l'asservissement de nos compagnes.

Elle est de Guillaume II, monarque par excellence, cette pensée sur le rôle réservé à la femme et qui se traduit ainsi :

L'enfant, l'église, la cuisine.

Femmes, si vous désirez autre chose que des devoirs, maintenez fermement dans vos programmes. La défense républicaine.

Fernand MORELLE.

PROPOS

Dans un très bel article, Madame Séverine dit plusieurs choses excellentes, qui suggèrent quelques réflexions.

« D'abord en ce qui concerne l'alliance russe : Vingt ans nous avons été quelques uns à nous indigner de voir la République fournir au tzar de Russie la corde pour pendre ses républicains. Vingt ans on nous a imposé silence, on nous a traité en ennemi de l'intérêt public. En fait d'intérêt, il y avait surtout celui des émissions de l'emprunt ; et ses rapports avec la presse ! »

— A vous, Madame Adam, et votre vieux complice Freycinet ! Quand je vous le disais que nous étions la proie des séniles. O ombrages de l'Abbaye !... Madame Séverine ajoute : « Aujourd'hui que tout le monde nous donne raison devant la

« catastrophe, nous avons voix au chapitre pour ne pas laisser « opérer de diversion quant à ses origines. Nous avons été « trahis par Nicolas II, son entourage, sa cour, son gouverne- « ment — tout le reste n'est que conséquence ! » (*Journal du Peuple*, 27 février).

Il y a lieu de croire que le Nicolas II, s'il pouvait prendre la parole, dirait que c'est lui qui a été trompé... Mais il y a un homme, un génie qui, dès le début, a pénétré et dévoilé le fond de la vérité sur ce sujet, dont nous voyons les conséquences. C'est le grand Tolstoï. Dès 1894 la librairie Perrin éditait, ici, son livre *L'Esprit chrétien et le patriotisme* où vous trouverez, page 60 et suivantes les aperçus de bon sens, de clarté et de prophétique profondeur dont voici quelques traits :

« Qu'y a-t-il de mal, dites-vous, à ce que la Russie et « la France expriment leur mutuelle affection ? Il y a ceci de « mal : cette affection est un mensonge ; or, un mensonge ne se « dit jamais pour rien.

« Le Diable est le tueur des hommes et le père du men- « songe. Le mensonge a toujours pour effet quelque mort « d'homme. Dans le cas présent, cela est plus clair que jamais. »

Ce langage direct nous surprend un peu ; mais c'est parce que vingt années de bourrage journalistique nous ont désappris ce qu'exprimaient les générations précédentes contre « le tigre couronné du nord » (Pierre Dupont) et ses « bouffeurs de chandelle » (Edouard Vaillant) Continuons à reproduire Tolstoï :

« Pour commencer, tout comme jadis, des ministres « boiront, aux sons de l'Hymne russe et de la Marseillaise, à la « santé de la France et de la Russie ; ils boiront aux divers « régiments, à l'armée, à la flotte ; les journaux imprimeront « leurs articles menteurs ; une foule de riches oisifs, ne sachant « que faire de leur temps et de leurs forces, débiteront des dis- « cours patriotiques, grossiront les sentiments d'inimitié qu'ils « éprouvent ; quelque soit l'amour de la paix qui anime Alexan- « dre III, les circonstances seront telles qu'il ne pourra s'empê- « cher de consentir à une guerre que réclameront et son entou- « rage et les journaux, et (ainsi qu'on le croit toujours) l'opinion « publique. En un tour de main, dans les colonnes de journaux « paraîtront les ordinaires proclamations si funestes et si stu- « pides.

« On sonnera les cloches, et des hommes aux longs che- « veux se vêtiront de sacs brodés d'or et se mettront à prier « pour le meurtre. Et alors recommencera la vieille histoire « connue dès longtemps. Des gens exaltés travailleront, sous « le couvert du patriotisme, à répandre dans les journaux la « haine et le désir du meurtre, heureux de se faire payer double. « On verra se réunir les propriétaires d'usines, les marchands, « les fournisseurs de subsistances militaires, car tous ils atten- « dront double bénéfice. On verra se remuer les fonction- « naires, car ils prévoieront la possibilité de voler encore plus « d'argent.

« On verra se remuer des oisifs, messieurs et dames, qui se « seront fait inscrire au Comité de la Croix-Rouge et se prépa- « reront à bander les blessures des hommes que leurs maris et « leurs frères auront frappés ; et ces gens croiront faire ainsi « une action chrétienne.

« Et, étouffant dans leur cœur le désespoir par des chants, « par des débauches et par l'alcool, arrachés de leur travail « pacifique, enlevés à leurs femmes, à leurs mères, à leurs « enfants, on verra passer des hommes, des centaines de mille « hommes simples et bons, armés d'instruments de carnage et

« conduits comme un troupeau. Ils iront : ils auront froid, ils « auront faim ; la maladie les saisira et les tuera par milliers, « et où ils tueront aussi par milliers des hommes qu'ils n'ont ja- « mais vus, et qui ne peuvent leur avoir fait aucun mal. »

Tolstoï écrivait cela en janvier 1894, c'est-à-dire trois mois après les fêtes de Toulon, première manifestation franco-russe. On voit qu'il n'a pas attendu longtemps pour être formel et combien prophétique ! Que madame Séverine et les « quelques uns » dont elle parle, se soit, plus tard, rencontrée avec le voyant d'Ianaïa-Poliana dans la dénonciation de la fausseté des effusions commandées par les diplomates, cela prouve qu'on peut être tolstoïen sans le vouloir, et ce n'est pas moi que cela surprend.

**

Par ces temps où la presse s'acharne à son œuvre de sophistication avec une unanimité dont le souvenir s'imposera, trouve un certain réconfort, ou plutôt un réconfort certain à la lecture des *Ordres du jour* d'un grand nombre de syndicats publiés par quelques journaux demeurés républicains. Ces manifestations, qui émanent de tous les points du pays, valent par leur spontanéité, leur désintéressement et leur courage. Si, alors que le vénal mensonge journalistique coule à plein bord, une telle poussée de vieux et clair bon sens émerge quand même du flot vaseux, c'est signe qu'il y a encore de la sève d'indépendance, et l'on a le droit d'espérer qu'elle fera refleurir la liberté en dépit des.... Buissons complices.

Bien que la censure exerce ses ravages dans ces *Ordres du Jour de Syndicats*, expressions jaillies du fond de la nation laborieuse, ce qui reste suffit à montrer son sentiment vrai, et c'est tout autre chose que les boniments de la presse stipendiée ! Elle est là la vraie Opinion publique, et non dans les journaux. Et les journalistes commencent bien à s'en rendre compte.

La place me manquait pour reproduire les plus caractéristiques expressions dont la guerre est stigmatisée en la plupart de ces documents. Mais je puis au moins indiquer la nature du sentiment populaire relativement à la presse. C'est, à mon sens, le meilleur signe de relèvement proche, que le peuple qui travaille ne croie plus du tout aux journaux, pas même à ceux dont l'astuce tente de glisser ses carottes dans son pot-au-feu !

C'est d'abord la Fédération des Instituteurs de la Seine qui déclare : « Nous pensons que la presse aurait un noble rôle à jouer dans nos sociétés modernes ; mais nous avons l'amer regret de constater qu'au lieu d'élever le niveau moral de la masse, elle l'abaisse... » (*La Vérité*, 3 février 18)

Le Comité central de Bourges, le 23 février : « Met en garde les organisations ouvrières contre la campagne de presse faite à la faveur des arrestations de Saint-Etienne, et tendant à discréditer les organisations syndicales, à permettre à nos gouvernants de mettre la main sur nos militants à la suite du trouble jeté dans les esprits par la presse vendue et à vendre... »

Il y a dans ces communications syndicales beaucoup d'autres déclarations analogues ou plus énergiques ; mais ces deux suffisent à indiquer l'intérêt actuel d'une rubrique qu'il faut suivre parce que c'est la seule qui ne soit pas adultérée. Cette source indique, entre autres choses, le sentiment populaire touchant les grands tirages où l'on brasse le mensonge, et fait comprendre que leur crédit est épuisé. C'est bon signe ! — Honneur au Syndicalisme s'il sauve la raison !

ERMENONVILLE.

PETITES NOTES. — Tout vient à point... Saint Brice écrit dans le *Journal* du 3 mars : « L'ancien ambassadeur anglais à Pétrograd sir George Buchanan, dont le rôle dans la préparation de la révolution russe a été notoire... » Ah bah ! Pourtant, soir où l'on apprit à Paris que la révolution russe avait éclaté, je me fis vigoureusement conspuer pour avoir dit à peu près exactement cela !

— Les dernières solennités sorbonnesques nous ont valu des déclarations dignes de Clio. M. Antonin Dubost, président du Sénat, dit : « L'Alsace-Lorraine demande d'être reprise et non d'être pleurée ! » Ensuite M. Clémenceau, président du conseil, dit : « J'étais il y a quelques jours au front. Je vous apporte la parole qui fait bondir tous les cœurs : Ils ne passeront pas ! » C'est différent.

— Tous les journaux ont reproduit la protestation des Alsaciens-Lorrains à Bordeaux en 1871 ; mais sans donner l'explication du nom de Léon Gambetta comme signataire. Ceux qui, comme moi, ont entendu Gambetta vers cette époque, — ce qui ne les rajeunit pas — ont, en effet, gardé le souvenir d'un *assent* qui n'avait rien d'Alsacien ! D'ailleurs Gambetta était, sauf erreur, né à Cahors. (Lot) Alors ?.....

— Des journalistes, emboitant le pas à l'Arthur Meyer ont envisagé le retour de l'ex-tzar à Compiègne où la épublique l'avait hébergé en 1901. Cette éventualité paraît bien improbable. Faire venir chez nous ce témoin de premier plan dénoterait un prurit de vérité qui, jusqu'ici, ne s'est pas encore révélé impérieusement.

— On annonce que les derniers inculpés et arrêtés appartenaient au service de contre espionnage ! Ils ont dû se dénoncer eux-mêmes : ce qui est le comble du zèle. On leur demande des traîtres : ils en trouvent incontinent. Ainsi dans *Cinq semaines en ballon* de Jules Verne : « Il n'y a plus de lest ! » — Si ! répond le héros. Et il se jette lui-même !

— Et ceci me rappelle une curieuse et rare gravure placée en frontispice de l'*Almanach pour l'an III de la République une et indivisible*, (qui date de 1794 par conséquent) et dont le quatrain ci-dessous, qui l'accompagne, donne assez bien le sens et la composition :

Admirez de Samson l'intelligence extrême,
Sous le couteau fatal il a tout fait périr ;
Dans cet affreux état que va-t-il devenir ?
Il se guillotine lui-même !

— Il s'est fondé il y a huit jours une Ligue d'action républicaine. Mais la formation de la Commission provisoire n'est guère rassurante. On y relève, en majorité, des noms ayant déjà failli à la dite défense républicaine ! Ils ont fort à faire pour se rattraper ! En attendant, combien est justifiée l'attitude expectante de Merrheim, dont le caractère console de tant d'autres.

— Très curieux ! Le 3 les journaux annoncent qu'on va juger Villain. Le 4 ils annoncent qu'on va continuer à ne le juger pas ! Plus fort : Dans un même numéro, *Le Journal* du 4, on lit en titre et en première page que « La Vague germanique envahit la Russie » ; et en seconde page, également en titre : « Les Allemands arrêtent leur avance en Russie. » Enfin, ce qui est plus fort encore, ce sont les articles de l'un de nos directeurs de journaux, lesquels sont pacifistes au commencement et ultraboulistes à la fin, à moins qu'ils ne soient agréablement entremêlés de l'un et de l'autre.

ERM.

Les Idées et les Livres

Le Roi Alcool, par Jean Finot (Edition de l'Alarme).

Il me sera donné très prochainement de vous entretenir de M. Jean Finot plus longuement que je ne fais aujourd'hui. On annonce en effet la parution d'un nouvel et important ouvrage du Directeur de la *Revue*. Le remarquable petit livre que voici n'en mérite pas moins d'être mentionné...

Encore que la doctrine de guerre de M. Jean Finot diffère sensiblement de la nôtre, et que nous soyons prêts toujours à la combattre sur le terrain politique, force nous est de rendre hommage à sa clairvoyante activité sociale.

Ecrivain, philosophe, sociologue, il a mené dans tous les domaines sur lesquels s'est exercée son inlassable énergie, le bon combat pour le triomphe des causes nobles et des causes humaines. La *Revue* a été depuis un quart de siècle plus d'une fois le champion des idées hardies et généreuses. Pacifiste sincère et éclairé (1). M. Jean Finot a prêché une politique de paix et de conciliation européenne. On n'a pas oublié les attaques auxquelles il a été en butte quand il se déclara en 1911, partisan d'une solution pacifique de l'affaire d'Agadir. Dès la conclusion de l'Alliance Russe il mit nos dirigeants en garde contre les dangers du Tsarisme, et appela leur attention sur l'instabilité de ce régime anachronique et vicié.

Plus tard, il fut un des seuls qui flétrirent la politique criminelle du Sultan Rouge approuvée tacitement par la Grande Presse stipendiée. Il prit courageusement la défense des Arméniens massacrés au vu et au su de l'opinion mondiale.

Tout récemment encore il fonda la « Ligue contre la Calomnie » qui a pour but de mettre les français à l'abri des dif-famations.

Dans ses nombreux ouvrages : « Le Préjugé des Races », le « Problème et le Préjugé des Sexes », pour ne citer que ceux-là, il plaida la cause des déshérités de ce monde : les races dites inférieures et les femmes. A l'aide d'une documentation serrée il battit en brèche les doctrines partiales et intéressées de la suprématie de la race aryenne et de la prétendue infériorité physiologique de la Femme. Les progrès énormes escomptés par le féminisme de nos jours, réalisent bien des vœux émis par M. Jean Finot. Le « Problème et le Préjugé des Sexes » constituent, je ne crains pas de l'affirmer, la Charte du féminisme moderne.

Dès avant la guerre, M. Jean Finot, s'est consacré à la lutte contre l'alcoolisme. La société l'« Alarme », dont il est le fondateur, répond par voie de tracts, brochures et causeries sa bienfaisante influence.

Polémiste redoutable et puissamment outillé, M. Jean Finot blâma en termes sévères l'inertie antipatriotique de nos gouvernements de rechange et la mauvaise volonté des Chambres sacrifiant volontiers les intérêts suprêmes de la France aux intérêts électoraux.

Au gré de M. Jean Finot, l'alcoolisme ne contribue pas seulement à détruire la race, à corrompre la santé publique et à diminuer la puissance productrice de la nation : Il ruine le pays. Et bien qu'en apparence, une loi prohibant la fabrication des boissons alcooliques occasionnerait au fisc des pertes considérables, il serait facile en fait, de rétablir l'équilibre budgétaire grâce à une utilisation rationnelle de l'alcool industriel.

Souhaitons que l'œuvre de l'« Alarme », soit couronnée de succès. Epuisé par une guerre qui lui a été fatale, le prolétariat

(1) Depuis la guerre, M. Finot a modifié hélas ! son attitude.

a besoin pour reprendre demain sa lutte une réserve neuve d'énergie et de vitalité. Ceux que M. Jean Finot dénomme si spirituellement les « ennemis de l'intérieur », comptent parmi nos adversaires aussi. Bien que les points de vue auxquels nous nous plaçons ne soient pas les mêmes, nous pouvons, à l'instar du Directeur de la *Revue* condamner en toute conscience l'action à la fois antifranaise et antiprolétarienne de ceux qui arguant des intérêts économiques de la Patrie ne servent en fait que les intérêts de l'alcool et les intérêts du Capital.

La Paix d'un homme raisonnable, par H. Wells, (Georges Basile, éd.).

Il est curieux de suivre l'évolution progressive de la pensée de M. Wells depuis le début de la guerre jusqu'à nos jours. J'ai eu l'occasion d'étudier dernièrement dans la vaillante revue de mon ami Paul Charrier un recueil d'articles de M. Wells écrits en 1914 et en 1915. L'attitude de l'éminent écrivain anglais paraît avoir subi de très sensibles modifications. Nous constatons avec plaisir que l'auteur d'« Anticipations » s'est complètement ressaisi. La brochure dont nous rendons compte marque un progrès réel sur tous ses livres de guerre, y compris « M. Britling ».

Ami sincère de la Paix ou seulement « possibiliste » avisé, M. Wells envisage les grands problèmes de la guerre avec toute l'impartialité voulue. Le programme qu'il trace hâtivement, encore qu'il ne porte que sur un nombre très restreint de questions, offre sans aucun doute, une base sérieuse de pourparlers.

M. Wells ne prétend guère mettre d'accord les Impérialistes. Il s'efforce à trouver un terrain d'entente qui permettrait de conclure dans le délai le plus bref une paix assurant les intérêts vitaux de toutes les puissances belligérantes.

Ajoutons que ses vues sur certains problèmes coloniaux, dont le grand public mésestime à tort l'importance capitale, sont celles de l'Union du Contrôle Démocratique, dont le distingué secrétaire M. E. A. Moret, expie présentement dans une prison anglaise, au régime des détenus du droit commun, le crime d'avoir fait parvenir à Romain Rolland un de ses écrits. M. Wells nous apporte des faits nets concrets et précis. Son langage dénué d'artifices tranche singulièrement sur les discours abscons et hypocrites des hommes d'état, sur la vaine rhétorique des universitaires et sur la facile éloquence de ces messieurs de la carrière. Il serait désirable que nos chefs socialistes puissent emprunter à M. Wells, sa claire logique, son sens aigu des réalités et, sa connaissance étendue des questions internationales.

WALDEMAR GEORGE.

ETUDES SOCIALES

INCONSCIENTES

Quelques femmes m'ont reproché l'indulgence que j'ai manifestée dans ces articles vis-à-vis des filles tombées et des infidèles au souvenir. J'aurais attribué trop souvent à la durée de la guerre et à l'ambiance générale d'égoïsme, les fautes et les vices du sexe faible ? Les lectrices de la « Voix des Femmes » ne devraient pas perdre de vue que la cohorte des tarées, des faibles, des écervelées, mérite davantage de pitié que de mépris. J'accuse en premier lieu, devant la multitude des mufleries féminines, l'éducation incomplète et faussée de la jeune fille, la précipitation des parents à caser leur progéniture avant de leur avoir donné des armes pour la vie, l'injustice et l'égoïsme enveloppé de galanterie des mâles, l'obligation de gagner sa nourri-

ture et son minimum de luxe pour l'ouvrière, et surtout la course fiévreuse et générale à la jouissance, qui caractérise ce siècle : tendance très compréhensible contre laquelle les moralistes maussades et chenus ne peuvent rien.

L'inconduite et la désinvolture d'une classe de femmes que le public bien pensant qualifie de misérables et autres épithètes hâtives, ne me paraît pas la chose la plus grave de cette époque troublée. J'ai moins de haine pour le vice qui se montre franchement et dont on se méfie, que pour l'état d'âme foncièrement veule qui sait-se revêtir d'honnêteté et de courtoisie.

Parmi ces « dames » de tous les mondes, qui crient le plus fort sur les fautes d'autrui, qui cassent du sucre sur les absentes qui souhaitent de la souffrance à celles que le bonheur visite en passant, j'ai rencontré presque toujours l'absence de sentiments généreux, la hâte à jouir ou à posséder, la joie maligne à dilapider. Je souhaiterais qu'avant de critiquer telle femme qui cherche à réaliser son rêve et son besoin de plaisir, vous posiez simplement la question : « Fait-elle du mal à quelqu'un ? »

Je sais bien que beaucoup de dames riches et bien éduquées ont le désir d'améliorer moralement les classes inférieures — ou quelles croient inférieures. Je ne m'offusque pas du fait qu'elles s'y prennent fort mal en élevant au-dessus des travailleuses et des déshéritées, la bannière du sacrifice et de l'héroïsme. A l'abri des luttes de la vie, elles apportent dans l'appréciation des responsabilités une conscience fardée et enrubannée. Elles sont séduites par la magie des grands mots, ou bien alors (et je ne dis pas le nombre de fois), elles font du catéchisme comme elles font de la dentelle.

Que des lois nouvelles et strictement appliquées donnent à la jeune fille une éducation large et débarrassée des préjugés, que la surveillance des ateliers et de la rue sauvegarde l'ouvrière contre l'appétit des chefs et des brutes, qu'un salaire suffisant dispense ces demoiselles de se débrouiller par ailleurs, et nous verrons lentement diminuer le nombre des chutes.

Alfred FABREGUES.

Société des Établissements Sohler

Société anonyme au Capital de 8.000.000 de francs.

PLACEMENT DE 30.000 BONS DE 500 FRANCS 6 0/0

nets de tous impôts présents et futurs

Intérêt annuel: Fr. 30 nets payable les 15 mars et 15 septembre de chaque année. Le premier coupon sera payable le 15 septembre 1918. Ces Bons nominatifs ou au porteur, numérotés de 1 à 30.000, seront remboursables au pair par tirages au sort et par semestrialités égales dans un délai de 15 ans, la Société s'interdisant tout remboursement avant le 15 mars 1923. Il est formé une Société Civile des Porteurs des dits Bons. Prix de Placement : Francs 490 par titre.

Les demandes sont reçues dès à présent aux Guichets des Etablissements de crédit.

La notice exigée par la loi a été publiée au *Bulletin des Annonces Légales Obligatoires* du 25 février 1918. Les formalités exigées par la loi du 31 mai 1916 ont été remplies.

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris